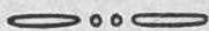


M^{is} DE L'ESTOURBEILLON

Ancien Député

Président de l'UNION RÉGIONALISTE BRETONNE

UN DEVOIR DE SALUT PUBLIC



LA SAUVEGARDE

de nos Costumes Nationaux



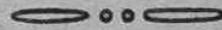
Imprimeries Reunies - Redon

UN DEVOIR DE SALUT PUBLIC

La sauvegarde de nos Costumes Nationaux

M^{is} DE L'ESTOURBEILLON
Ancien Député
Président de l'UNION RÉGIONALISTE BRETONNE

UN DEVOIR DE SALUT PUBLIC



LA SAUVEGARDE

de nos Costumes Nationaux



DESSIN DE A. CHANTEAU



LE BOUQUET BRETON



(Cliché de *La Bretagne à Paris*)





AVANT-PROPOS

Depuis la Conférence qu'il nous fut récemment donné de faire au Congrès d'HENNEBONT (Septembre 1929) et que l'on trouvera ci-après, un certain nombre de nos amis et de vigilants Patriotes bretons, légitimement inquiets du grave péril qu'après bien d'autres, nous avons énergiquement dénoncé: la disparition de plus en plus accentuée, hélas! de nos *Costumes Nationaux*, — nous ont vivement sollicité de réunir en une plaquette appropriée, les divers articles publiés par nous un peu partout à cet égard.

En l'offrant aujourd'hui au public, nous n'avons d'autre prétention que de lui signaler une fois de plus *le grave péril de l'abandon de nos costumes*, dont la portée dépasse de beaucoup toute considération sentimentale ou esthétique, et ne tend rien moins qu'à accentuer et précipiter la *décadence de notre Race*.

Petites choses, dira-t-on. — Oui ! Mais grands effets. En reniant ainsi leurs traditions, en rougissant de leurs ancêtres, en rejetant leurs costumes après avoir délaissé leur *langue*, nos Bretons et nos bretonnes, avec une parfaite inconscience, se constituent eux-mêmes les meilleurs agents de cette *assimilation à outrance*, que les Français s'efforcent de leur imposer. Ils ne voient pas, ils ne veulent plus comprendre que dès qu'ils cessent *d'être eux-mêmes*, ils deviennent de pauvres êtres quelconque, noyés dans le grand tout d'une fausse civilisation.

Il n'est pas de coup plus cruel porté à la Patrie.

Comment les trop rares Patriotes de chez nous, n'en auraient-ils pas le cœur *profondément ulcéré* ? Rien de plus légitime que l'indignation que cause chaque jour cette inconsciente, mais odieuse trahison. Aussi, quelque désagréable que puisse être parfois pour certains la rencontre de la *Vérité*, c'est un devoir pour eux en pareille occurrence, de la mettre nettement en lumière. Une fois de plus nous n'y faillirons pas.

M^{is} DE L'ESTOURBEILLON.



La Mode Bretonne en 1911

Les coiffes d'à présent

IL fut un temps peu éloigné de nous où la beauté, l'élégance, les multiples variétés de nos costumes bretons et surtout de nos coiffures, dont un grand nombre étaient si charmantes et si gracieuses, faisaient de notre Bretagne la terre privilégiée et justement admirée de l'élégance et du bon goût.

Or, depuis 3 ou 4 ans, je ne sais quel souffle malfaisant a passé sur nos campagnes. Un véritable *vent de folie*, une recherche générale de la *laideur*, une *rage de destruction* de tout ce qui dans nos vêtements et dans nos coiffes était gracieux et pittoresque, sévissent en presque tous les coins de la Bretagne. Véritable *maladie du goût* qu'elle a atrophié et qu'elle est en train de détruire, la guerre déclarée à leurs si jolis costumes par nos compatriotes est une chose incompréhensible et un crime de

lèse-bon sens, car elles semblent ne pas comprendre qu'en *s'enlaidissant à plaisir*, elles portent en même temps un coup mortel à leur pays que les étrangers ne viendront plus admirer lorsque les costumes nationaux auront disparu, et dont les affaires, comme le commerce, subiront dès lors le plus fâcheux contre-coup.

C'est pour ce motif qu'à vous toutes, jeunes femmes et jeunes filles de Bretagne, mes payses, gentilles couturières ou habiles brodeuses, j'ai voulu jeter ce cri d'alarme avant que le désastre soit *irréparable*. Grâce à la maladie qui sévit sur notre goût, il n'y aura bientôt plus de costumes et surtout plus de coiffes en Bretagne, c'est-à-dire plus d'élégance, ni plus de beauté pittoresque si vous ne *voulez comprendre* qu'il est urgent de mettre un frein à la manie incompréhensible du *rapetissage* de vos coiffes. Car actuellement, ce n'est plus du rapetissage, c'est la *furie de la destruction*. Il semble véritablement que toutes les tailleuses, repasseuses ou fabricantes de coiffes n'aient, en se levant comme en se couchant, qu'une unique préoccupation, celle de se demander ce qu'elles pourraient bien couper, rogner ou faire disparaître encore de leurs coiffures. Hélas ! beaucoup doivent réfléchir longtemps, car dans la plupart de nos coiffes, il y a peu de temps encore, si jolies,

il n'y a plus rien à rogner, et trop nombreuses sont celles qui, massacrées, défigurées, privées successivement de tous les détails qui en faisaient la grâce et la légèreté, ne subsiste plus qu'à l'état de vague souvenir.

Un livre ne suffirait pas, mes chères payses, pour vous en donner tous les détails, mais d'une façon générale il m'a paru nécessaire de vous signaler ici les principaux caractères de ces désolantes destructions (1).

En Loire-Inférieure, dans le nord de l'arrondissement de St-Nazaire, la coiffe, il y a quelque dix ans encore, était simple et jolie ; actuellement, depuis que vous en avez supprimé la *passé*, abaissé le fond presque jusqu'à en couper le fleuron qui disparaît presque sous le ruban, et à peu près supprimé la pointe en l'écourtant le plus que vous l'avez osé au-dessus des oreilles, vous en avez fait une sorte de garniture de tête sans cachet et presque informe qui vous fait des têtes arrondies et enlaidies plutôt qu'elle ne coiffe la plupart d'entre vous. Pourquoi tant la

(1) Nous ne parlons pas ici, bien entendu, de celles qui, sans motifs ou excuses plausibles, et sans y être absolument contraintes, ont la folie et l'inconscience de quitter nos beaux costumes régionaux, pour se mettre soldisant en demoiselles et singer toutes les traînées de Paris ou des grandes villes. Toutes les personnes qui ont quelque peu au cœur un peu de bon sens et l'amour de la Patrie Bretonne en ont depuis longtemps fait justice et ne savent que trop ce qu'il faut penser de toutes ces malheureuses qui rentent criminellement leur Patrie.

rogner au-dessus des oreilles ? Pourquoi supprimer la passe, si nécessaire pour supporter le lien, et laisser au fond l'élégante longueur de 15 à 20 centimètres, *minimum* qu'il devrait toujours avoir ?

Si nous passons au pays Gallo, dans le territoire compris entre la Vilaine et le pays bretonnant, depuis Bains jusqu'à Sérent et de Guer à Marzan et Questembert, vous, mes payses de cette région, vous aviez également vers 1880-1890 des proportions charmantes pour votre coiffe fort simple et gracieuse.

Mais voilà, vous avez voulu rogner et rapetisser, vous aussi, et vous vous en êtes pris précisément à ce qui en faisait *tout le charme et la légèreté*. Vous avez rogné et rapetissé précisément ce qu'elles avaient de plus joli. Je veux parler des brides de côté ou ailerettes, que vous avez *diminuées de largeur* d'une façon ridicule, de façon à les réduire à l'état de véritables liens ; et non contentes de cette première erreur, vous avez pris la vilaine habitude de les rattachier, soit sur le dessus, soit sur le derrière de la coiffe, de façon *tellement serrées*, qu'elles semblent pour ainsi dire *collées* sur la coiffe, comme si vous aviez encore peur qu'on voie, ce qui n'est plus, par la largeur, que de véritables liens, et vous avez enlevé ainsi précisément tout ce qui pouvait faire la beauté de votre coiffure ou la rendre jolie, c'est-à-

dire les proportions et la légèreté. Pour être gracieuses et décentes, les brides ou ailerettes de côté de cette coiffure devraient toujours avoir une moyenne de cinq à six centimètres de largeur et être relevées et attachées de telle sorte que l'on puisse toujours passer facilement la main entre elles et la coiffe.

Que dire des ravages apportés depuis dix ans dans les délicieuses coiffes de Scâer, de Pont-Aven, d'Éliant, de Fouesnant surtout, qui faisaient à si juste titre l'admiration de tous les étrangers, qui vous donnaient à toutes, mes chères payses de Basse-Cornouaille, de véritables tournures de Reine. Vous les avez tellement rapetissées et rognées que c'est à peine si on peut les soupçonner encore, car on ne les reconnaît plus. Celles du pays de Fouesnant, il y a dix ans si jolies, sont devenues de véritables horreurs. Comme pour les précédentes, votre rage de destruction s'est surtout portée sur les brides et ailerettes, que vous avez diminuées de largeur d'une façon ridicule, comme à Scâer et Bannalec, ou supprimées tout à fait, comme dans beaucoup de cas à Fouesnant, tout cela pour vous faire, au lieu d'une coiffe charmante, vous encadrant délicieusement le visage, une sorte de toque informe perchée sur le sommet de la tête ou sur un chignon mal placé ce qui annihile tout le charme de vos traits, vous fait

une espèce de tête ronde surmontée *on ne sait plus de quoi* et donne à certaines d'entre vous l'aspect de sauvagesses.

De grâce, dans l'intérêt de votre bon renom, cessez donc de vous *enlaidir* ainsi sans motif et faites-vous ces coiffes si bien proportionnées d'il y a une *quinzaine d'années* : ni trop grandes, comme celles de vos grand'mères ; ni grotesques *par leur petitesse*, comme celles d'à présent.

Aurions-nous au moins la bonne chance de pouvoir contempler la *Bourleden* de Quimper échappant à cette maladie désastreuse du rapetissage ? Hélas ! non ! Et là encore le mal sévit dans toute son intensité, et on peut le dire, dans toute sa *laidur*. Cette coiffe, très simple et très gracieuse quand elle est bien faite et bien portée, n'est plus qu'une espèce de *gobelet perché* la plupart du temps sur le sommet de la tête et lui donnant un aspect disgracieux et énorme, alors que déceimment elle devrait comme règle générale, pour bien coiffer, descendre toujours à un *centimètre au-dessus de la partie supérieure de l'oreille*.

Le pays de *Chateaulin* n'a point, lui aussi, échappé à la déplorable contagion. Là, ce sont les ailerettes qui, diminuées ridiculement de largeur, réduites à de simples liens, ont subi avec acharnement les coups

de ciseaux assassins, et dans toutes les régions où la coiffure avait ces jolis ornements, comme à *Gourin* ou au pays de *Morlaix*, ce sont eux que l'on a fiévreusement rognés ou même supprimés.

Les diverses régions des Côtes-du-Nord ou de l'Ille-et-Vilaine, elles aussi, n'ont point été indemnes. Au pays de *Penthièvre*, la si jolie coiffe de *Corseul* et environs s'est vue rognée *par le dessus*, et au lieu d'avoir cette élégante proportion de 20 à 25 centimètres de hauteur qu'elle gardait encore vers 1885, on en a fait une sorte de chose aplatie, informe, ressemblant à une espèce de plateau de carafe qui *écrase la physionomie* au lieu de la relever. — Le pays de *Jugon* et des environs a vu lui aussi rapetisser d'une façon grotesque toutes ses coiffures comme la plupart de celles du pays gallo.

Parlerons-nous de l'élégant *Coq* de St-Malo, Dinard ou Pleudihen ? Hélas, il n'existe plus. Nos payses de cette région n'ont plus conservé qu'un *vague bonnet de dessous*, et encore est-il la plupart du temps si petit qu'on pourrait croire que le vent de la mer a depuis longtemps emporté leurs coiffures par dessus les moulins ou les vagues.

Bientôt enfin, dans l'Ille-et-Vilaine, et notamment au pays de *Rennes*, toutes nos compatriotes, devenant des femmes quelconques, auront renié leur pays et

perdu leurs coiffures. La *poupette* n'existe presque plus qu'à l'état de très rares spécimens, la fameuse *catiole* est devenue un simple et laid point de dentelle, large comme le pouce, et la *polka*, diminuée tous les jours, d'un instant à l'autre peut disparaître.

Ces quelques exemples me semblent aujourd'hui suffisants pour signaler et faire ressortir toute l'étendue du mal. Ah ! j'entends déjà, mes chères payses, vos cris de surprise et vos protestations. — Voulez-vous donc nous voir coiffées comme nos grand'mères ? Ce n'est plus la mode ; ce n'est plus de notre temps. Il faut que nous montrions, que l'on voie bien nos cheveux. — Mauvaises raisons.

Les coiffes de vos grand'mères étaient ridicules, parce qu'elle étaient trop grandes ; les vôtres sont grotesques, parce qu'elles sont devenues ridiculement trop petites. C'est l'extravagance en sens contraire. La vérité, l'élégance et le bon goût sont entre les deux, et toutes nos tailleuses, brodeuses et fabricantes bretonnes qui nous donnent le ton et la mode devraient le comprendre en vous empêchant de vous enlaidir par ces exagérations de rapetissage. — Quant à ce qui est de montrer vos cheveux, oui, ils doivent être vus et vous avez raison de tenir à ce qu'ils paraissent, rien n'est plus nécessaire au charme et à l'harmonie du visage, mais il y a manière

et manière de les laisser voir. En principe, toute coiffe qui vous couvre la tête jusqu'à un centimètre de la partie supérieure des oreilles et jusqu'à deux ou même trois centimètres de la naissance des cheveux sur le front vous coiffera toujours bien, soyez en sûres. Mais il y a loin de là à ces têtes dégarnies, arrondies et disgracieuses, que les étrangers malveillants désignent sous le nom de têtes de veau, ou à ces têtes ébouriffées et informes, mal peignées, l'air malpropre, sur lesquelles tient à peine un simple chiffon d'étoffe, et qui donnent trop souvent à leurs titulaires la mine de certaines traînées des faubourgs de ville ou d'échappées de baraques de foire.

Voilà ce que je voulais aujourd'hui livrer à vos méditations, mes chères payses, en vous suppliant, dans l'intérêt de votre beauté, de votre élégance, de votre bon renom et de la réputation du charme pittoresque de notre Bretagne, de donner désormais à vos coiffes des dimensions raisonnables, mieux proportionnées à vos physionomies, vous seyant mieux et ne vous enlaidissant plus. Pour rester dignes de la Bretagne et de nous-mêmes, nous devons désormais déclarer une guerre à mort à cette manie, à cette folie de rapetissage de vos coiffes, véritable phylloxera du goût.



Pour nos Costumes Nationaux

Pouvons-nous aspirer voir renaître ou se conserver toutes les véritables traditions de la Patrie, de notre chère Bretagne ? Depuis quelque temps, cette émouvante question tourmente plus que jamais le cœur de tous les patriotes bretons et les événements de l'automne de 1921 semblent bien justifier leurs espoirs. Jamais peut-être période de vacances ne fut en effet plus symptomatique à cet égard. — Déjà les fêtes retentissantes des *Cormorans* au *Guilvinec*, des *Filets bleus* à *Concarneau*, et les Congrès de la F.R.B. et de l'U.R.B. avaient à *Fougères* comme à *Perros-Guirec* exalté le charme de nos traditions et largement remis en honneur nos costumes nationaux, lorsque leur utile propagande se vit encore dépassée et hautement couronnée par les fêtes splendides du *Huelgoat* organisées les 17 et 18

— 18 —



NOS BEAUX COSTUMES NATIONAUX

septembre par la *Fédération des Syndicats d'Initiative de Bretagne* et le Touring-Club ou 25.000 personnes et un Ministre breton du gouvernement français, acclamèrent dans *notre langue Nationale*, nos costumes du Pays, si chers au patriotes bretons, si honteusement méprisés, par un trop grand nombre de *renégats*.

Il est grandement à souhaiter que ces deux journées constituent une date mémorable pour la *Réno- vation bretonne*, car les efforts quasi unanimes de ceux qui s'en occupèrent, convergèrent tous vers ce but, et eurent par-dessus tout, le *caractère* d'une véritable *supplique au Peuple breton* pour l'adjurer de *demeurer lui-même* dans son intérêt suprême et de conserver à jamais toutes ces traditions qui font ses mérites et son honneur.

Nul ne le fit mieux comprendre que le dévoué Président de la *Fédération des Syndicats d'initiative de Bretagne*, M. BAHON-RAULT, dans l'admirable discours prononcé par lui le 1^{er} septembre 1921 au banquet solennel offert au *Huelgoat* à M. Yves LE TROCQUER, ministre des Travaux publics, président des fêtes.

Nous voudrions voir cette noble et courageuse allocution répandue à profusion dans toutes nos chaumières, au moins dans toutes nos paroisses, et

l'Union Régionaliste Bretonne manquerait à ses plus élémentaires devoirs, en s'abstenant de la faire connaître, tout au moins dans sa partie essentielle.

« Nous avons mis à l'honneur aujourd'hui, déclara M. BAHON-RAULT, et les luttes bretonnes et les jeux populaires de « chez nous », pour que les jeunes n'oublient pas, bien mieux, pratiquent avec fierté ces jeux de force et d'adresse qui firent la joie de leurs pères.

Nous avons également mis au programme ces vieilles et gracieuses danses chantées pour lesquelles l'esprit et le corps sont en éveil.

Vous y voyez en outre un tournoi de chants populaires. Notre folklore est excessivement riche et nous devons le conserver, l'entretenir avec un soin jaloux. C'est l'âme des aïeux qui se révèle, se perpétue dans les *sones*, dans les *gwerz*.

Mais nous avons surtout porté notre effort sur les costumes bretons dont la survivance est essentielle, indispensable à la « bonne santé morale » de nos compatriotes. Il faut en effet, plus que jamais, tout faire pour conserver nos costumes nationaux, grandement menacés. Il importe de faire pénétrer — et pour obtenir ce résultat, Messieurs les membres de la Presse, je fais le plus vibrant appel à votre appui de chaque jour, — il importe dis-je, de faire pénétrer

dans l'esprit de nos populations, qu'il y va de leur intérêt à tous les points de vue, qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de sentiment ou d'esthétique mais encore d'une question de « patriotisme » et d'élémentaire bon goût.

Proclamons-le donc, et répétons-le sans cesse et que la presse réponde à notre appel. Qu'elle dise :

Que nos bretons et nos Bretonnes ont grand intérêt à conserver leurs costumes.

Qu'ils sont ainsi infiniment mieux et plus dignes que revêtus de ceux sans forme et sans goût qu'ils trouvent dans les « bazars ».

Que s'ils veulent voir les touristes venir de plus en plus nombreux et leur faire ainsi réaliser de profitables affaires, il est indispensable qu'ils conservent le costume national et leurs coutumes particulières.

Qu'il est navrant de constater, dans certaines communes, une déplorable tendance chez les femmes à s'enlaidir, comme à plaisir, par le rapetissage grotesque des coiffes.

Qu'enfin il est stupide d'avoir honte du costume, qui n'est pas un costume de paysan, mais bien un costume national, et que si on les regarde tant, (Messieurs, ce dernier argument doit être concluant, car,

Dieu merci, les Bretonnes sont coquettes comme toutes les descendantes d'Eve), *c'est parce qu'on les admire.* »

On ne saurait mieux dire et ce courageux langage ne devrait pas demeurer lettre morte — *Il ne faut pas qu'il le demeure.* — Mais chez nous, hélas ! l'esprit public est déjà tellement contaminé, tellement faussé, qu'on se trouve, depuis la guerre, en présence de toute une mentalité à refaire, et les conseils les plus pressants, les objurgations les plus puissantes, les démonstrations les plus évidentes de leur folie demeureront vains auprès de nos paysans, et seront même comme ceux du *Huelgoat*, absolument sans résultats, si une lutte quotidienne, une véritable campagne de tous les instants n'est pas intelligemment poursuivie dans ce but, tant par l'exemple que par la *Presse*.

Ah ! la Presse ! seule son action incessante, ses instances à cet égard, peuvent à notre avis être réellement efficaces, et obtenir des résultats sérieux. — Cela est si vrai, qu'il y a quelques années à peine, il a suffi de *deux articles* d'une demi-page dans une petite feuille du Morbihan, conseillant une modification à un détail de la coiffure du Pays de Vannes, pour que *dans le mois* cette modification soit opérée dans toute la région.

« *Proclamons-le donc*, et répétons-le sans cesse dans nos colonnes, s'écria M. BAHON-RAULT, il ne s'agit pas seulement là, d'une question de *sentiment* ou d'*esthétique*, mais de la « *santé morale de nos compatriotes* » d'une question de *Patriotisme* et d'*élémentaire bon goût*. »

Combien il avait raison ! Déjà nous avons eu le grand plaisir de lire dans le *Nouvelliste de Bretagne* du 20 septembre, un excellent article d'André FERRIÈRE, sur la question. — Il faut continuer et il faut que toute la Presse patriote et toute celle qui, quel que soit son Programme ou son Parti, vit de la *Bretagne* et l'aime quelque peu, travaille ainsi pour sa conservation morale, pour son salut, pour lui garder son idéal.

En agissant ainsi, elle aura bien mérité de la grande comme de la petite Patrie, car il s'agit du patrioisme national de l'une comme de l'autre.



Nos Costumes nationaux & les Hôteliers

DEPUIS une vingtaine d'années, tous les patriotes bretons, tous les esprits avisés, soucieux de la conservation de nos traditions nationales, tous les véritables artistes, amoureux de la couleur locale, déplorent amèrement la disparition de nos costumes provinciaux et s'efforcent de lutter contre leur délaissement. Malgré maintes tentatives, maintes campagnes organisées dans ce but; malgré les concours multiples et les encouragements prodigués par nos Associations régionalistes, le mal s'accroît de plus en plus. Un véritable vent de folie semble s'être emparé de nos compatriotes, paysans et paysannes, qui, sans raison, sous mille prétextes absurdes ou inexistantes, ont la rage de singer les grandes villes et renient leurs traditions et leur pays avec une criminelle légèreté.

Ils ne veulent pas comprendre, comme le disait dernièrement encore avec tant de raison, M. BAHON-RAULT, président de la Fédération des Syndicats d'initiative de Bretagne, aux belles fêtes du *Huelgoat*, ce que la survivance des costumes est *essentielle, indispensable à la bonne santé morale* du pays ».

Mais si les patriotes et les régionalistes ont fait tout leur devoir dans ce sens, est-ce à dire qu'il n'y a plus rien à tenter et que tous ceux qui à cet égard auraient pu exercer une action efficace, ont agi de même ?

Non, assurément ! Et bien, au contraire.

Et c'est là, précisément, l'une des raisons pour lesquelles les intéressés ont tenu si peu de compte des bons conseils et des sages avertissements qui leur étaient donnés.

Bien mieux, beaucoup de ceux, hélas ! qui auraient dû payer d'exemple ; que leur situation mettait plus à même que tous autres de réagir contre le fléau et d'exercer sur les masses une bienfaisante influence, ont été trop souvent les premiers à travailler, soit sciemment, soit par leur indifférence ou leur inertie, à la destruction de toutes nos traditions régionales et en particulier à la disparition de nos costumes.

Combien de gens ont fait preuve à cet égard d'une parfaite inconscience !

Combien aussi, allaient pourtant de cette manière à l'encontre de leurs propres intérêts, qu'il s'agisse des propriétaires ruraux, des commerçants ou des industriels.

Contentons-nous pour aujourd'hui d'en citer un exemple concernant ces derniers.

Il s'agit de l'*Industrie hôtelière*.

Depuis le développement du Tourisme, celle-ci a pris une importance capitale. Tous les hôteliers dont les établissements peuplent nos provinces, leurs beaux sites ou leurs multiples plages, s'efforcent d'attirer à eux la clientèle et font miroiter dans leurs annonces ou leurs réclames, aux yeux des touristes en quête de villégiatures, tous les détails d'un confort moderne, plus ou moins existant.

C'est logique.

Mais ils n'oublient qu'une chose et non des moindres, Un nombre considérable de touristes et surtout la plupart des étrangers, ne circulent pas à travers la France, sur nos plages et dans nos stations balnéaires *uniquement* pour prendre des bains et dénicher un confort moderne qu'ils trouvent tous les jours à Paris où possèdent déjà chez eux. Ils voyagent avec l'espoir, le désir de voir, de rencontrer *du nouveau, de l'inédit, de la couleur locale surtout* ; des choses et des faits qui les fassent pendant quelques jours sortir des banalités ordinaires de la vie.

Or, ce cachet, cette couleur locale qu'ils espèrent et désirent tant rencontrer, n'est-ce pas les jolis costumes de nos provinces, si élégants et si variés qui leur apportaient et leur procuraient cette jouissance, ajoutant ainsi aux charmes des paysages un nouveau régal des yeux.

Avec la disparition de nos costumes, ils sont menagés d'en être privés à tout jamais.

Et comment, dès lors, nos hôteliers ne comprennent-ils pas, *contrairement à beaucoup de leurs confrères suisses*, que l'une des meilleures réclames qu'ils pourraient se tailler à eux-mêmes, serait d'exiger que leur personnel (féminin surtout), porte toujours le *costume national* ?

Des amis belges revenant de Bretagne dernièrement, nous disaient avec raison :

« Nous revenons fort déçus et peiné. Nous pensions trouver les Bretons toujours fiers de leurs traditions et de leur race; nous croyions que dans l'intérêt même de leurs affaires comme dans celui de la Bretagne, vos hôteliers devaient avoir à cœur de ne pas rougir de leur pays et de le faire valoir auprès des étrangers. Hélas ! nous nous sommes demandés parfois en arrivant dans nos villes, que ce soit à *Vannes, Lorient, Quimper, Rennes* ou *Saint-Brieuc*, *s'il y avait encore des Bretonnes* et, en entrant dans vos hôtels, si nous n'étions pas à *Montmartre*.

On ne saurait mieux peindre la situation que se font à eux-mêmes nos hôteliers en donnant dans cet horrible travers de *l'uniformisation à outrance*.

Déjà, nous disait-on, ces jours derniers, certains hôteliers du Poitou et du Limousin, à *Poitiers*, *Bressuire* et *Limoges* notamment, ont saisi enfin tout l'intérêt de la question et exigé le port du costume local et de la jolie coiffe du pays par leur personnel.

Qu'attendent ceux des autres provinces et en particulier nos hôteliers bretons pour revenir à ces pratiques de bon sens et d'intérêt bien compris ?

Nombre d'hôtels ou d'administrations parisiennes imposent bien la *livrée* à leur personnel masculin et le *bonnet* aux femmes qu'ils emploient; quoi de plus naturel d'obliger nos personnels des provinces à garder leur *propre costume* ?

Si nous voulons beaucoup de touristes chez nous, sachons au moins ne pas faire disparaître ce qui les charme et les attire.

Ce sera là aussi un moyen de donner à nos compatriotes plus fréquemment avertis de la haute estime que l'on a pour leurs costumes, la conscience et la fierté des splendeurs de leur Patrie, de leur clamer chaque jour quelles fautes ils commettent en abandonnant leurs usages, leurs costumes et leur langue.

(1) Publiée dans la *Belle France* — Mai 1927



Nos costumes nationaux et les Commerçants

DANS nos précédents chapitres, nous nous sommes efforcés de démontrer combien la *conservation de nos costumes nationaux* était indispensable à « la bonne santé morale du pays » ; combien tout homme de bon sens ne pouvait comprendre cette folie qui, depuis quelque quinze ans, consiste pour nos compatriotes et nos paysannes à les défigurer, à leur enlever tout caractère ou à les abandonner pour des travestissements grotesques ; — la stupéfaction de quantité d'étrangers et de touristes en constatant cette rage de faire disparaître dans nos pays tout ce qui en fait le charme et les attire.

Nous avons montré à la Presse le devoir qui lui incombait à cet égard et l'avons suppliée de remplir le rôle de sauvegarde qu'elle pourrait jouer avec tant d'efficacité. Nous n'avons pas craint, enfin, de rappeler que, dans beaucoup de nos régions, c'était

trop souvent les *intéressés* eux-mêmes qui, presque chaque jour, avec une parfaite inconscience des réalités, travaillaient par leur insouciance ou leur dédain, à les détruire, et cela, à l'encontre de leurs intérêts les plus immédiats, tels, par exemple: les *hôteliers*, les *commerçants* et les *propriétaires terriens*, sans oublier les *écoles* et le *clergé* lui-même, qui, dans maintes circonstances, oublient trop facilement la grave atteinte qu'ils portent ainsi à la moralité future et à la mentalité de nos jeunes compatriotes en ne s'efforçant pas de lutter pour la conservation des traditions ancestrales quand ils ne s'appliquent pas eux-mêmes à les détruire.

Après avoir démontré aux *hôteliers* qui attendent tant d'avantages et de bénéfices du tourisme, la nécessité d'imposer à leur personnel la *conservation de nos costumes nationaux*, nous voulons dire aujourd'hui aux *commerçants* combien grande est leur aberration de travailler eux aussi à leur anéantissement.

Deux des plus considérables et des plus importantes industries féminines de nos provinces de l'Ouest étaient, depuis de longues années, incontestablement la *broderie* et les *dentelles*. En Bretagne, des milliers de femmes brodeuses, dentellières, couturières, repasseuses, en vivaient et y trouvaient leurs sources

de gain. Nos broderies bretonnes, poitevines ou angevines fournissaient le pain quotidien de milliers de foyers, et si les coiffes, les guimpes, les collerettes et les superbes broderies, des tabliers et des corsages, et même des gilets d'hommes, procuraient à l'art un merveilleux domaine pour s'épanouir tout à l'aise, Elles constituaient aussi le gagne-pain assuré de certaines de familles.

Or, depuis que, sous prétexte de *modès*, quantité de folles cervelles ont senti le besoin de se rendre ridicules et de s'enlaidir, quantité aussi de brodeuses ou brodeuses ont sottement renoncé à leur métier et surtout conseillé à leurs clients et clientes de *s'ingérer les villes* ; et les tailleuses, brodeuses, repasseuses ou faïricantes de coiffes, après avoir jeté les guimpes aux orties, les collerettes par-dessus les moulins et coupé, rogné, rapetissé les coiffes de façon à les rendre bien grotesques, tout en les vendant cinq fois ou dix fois plus cher qu'aux temps de leurs dimensions normales, s'ingénient tous les jours à les faire disparaître. Beaucoup de coiffes maintenant, comme au pays de *Rennes*, n'atteignent plus la largeur du pouce ; au pays de *Quimper*, des touristes et certains étrangers s'étonnaient devant moi, la saison dernière, de voir les coiffes transformées en simples *talons de bottines* et dans maintes paroisses

de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du Nord, il ne reste plus sur la tête des femmes qu'un paquet de *ficelles* au lieu de la gracieuse coiffe d'antan. Tout cela en attendant, à brève échéance, le bienheureux, l'ignoble chapeau en mauvais feutre ou en paille défraîchie qui permettra à la nouvelle *déguisée* « de dégotter » plus facilement le fils du maître d'école ou le sous-officier aperçu au cinéma.

Tout cela est peut-être très amusant.

Mais, le lendemain ? Le lendemain ! C'est la mort de la broderie, de la dentelle, du costume local. Le lendemain, c'est la disparition des commandes; c'est le chômage, la boutique fermée; le gagne-pain perdu; l'incertitude et l'angoisse des longues heures, des douloureuses journées où il faut chercher un nouveau métier; le lendemain, c'est toute une industrie locale disparue et détruite et des centaines d'ouvrières sur le pavé.

Le voilà, le lendemain ! Et tout cela pour se rendre *grotesque* ; pour *renier son pays* au seul bénéfice de la *mode des villes* et des gros fabricants de pacotille du dehors qui vous étouffent alors sous le poids de leurs marchandises.

Pourtant, comme l'écrivait encore dernièrement notre collègue le professeur DUPOUY dans la *Dépêche de Brest*, « Est-il de visage plus touchant pour un

enfant que celui d'une mère en coiffe de *Lanriec*, de *Pleyben* ou de *Locminé* ; un visage plus séduisant pour un jeune homme que celui d'une amie ou d'une fiancée en coiffe de *Tréguier*, de *Pont-l'Abbé*, de *Rosporden* ou de *Auray* ; de prestance plus noble pour quiconque sait regarder et voir, que celle d'un paysan, bien habillé à la mode *glazik*, *bigouden* ou *léonarde*, à celle du *Poher* ou du *Porhoët* ? }

Comprendrez-vous jamais, tailleurs, tailleuses, brodeurs et brodeuses, dentellières, mercières et fabricantes de coiffes, qui faites autorité dans nos bourgs et nos campagnes, qui êtes généralement les arbitres de la mise de nos compatriotes et savez leur imposer souvent n'importe quoi, quand vous avez prononcé le sacramentel : « C'est ce qui se porte », que vous avez une singulière manière de comprendre *vos propres intérêts* et que vous vous suicidez tout simplement vous-même ?

Tous les gens éclairés, tous les gens de goût et de bon sens le souhaitent ardemment dans l'intérêt du pays et dans celui de vos propres affaires. (1)

(1) Publié dans la *Belle France*. — Mai 1938.



Nos Costumes nationaux et les Châtelains

R IEN n'est plus inconcevable que l'aberration qui, depuis un peu plus de trente ans semble avoir particulièrement ligué contre toutes nos traditions nationales, nos vieilles coutumes et surtout nos divers costumes des provinces de France, non seulement leurs adversaires naturels, tels que les *coureurs de lune*, toujours à la poursuite d'un *soi-disant progrès*, les commis-voyageurs, préoccupés avant tout de placer leur camelote internationale, mais plusieurs catégories de gens ou de classes sociales qui avaient non seulement le devoir, mais un intérêt primordial à les défendre et les conserver.

Nous avons montré précédemment comment les hôteliers, avec une belle insouciance, sacrifiaient leur intérêt même et écartaient du pays et de leur maison une foule de touristes et d'étrangers en n'exi-

geant pas de leur personnel le *port obligatoire* du costume de leur région ; comment une foule de petits commerçants ou industriels, dentellières, brodeuses, repasseuses, couturières, fabricantes de coiffes, faisaient œuvre néfaste en ne s'appliquant pas de toute leur autorité d'inspiratrices ou de directrices des modes locales, à conserver nos costumes nationaux et en s'ingéniant trop souvent à les défigurer, les rapetisser ou les rendre grotesques, par la disparition de leur caractère, et tout cela, pour n'aboutir qu'à la ruine de centaines de foyers, au chômage de milliers de mains habiles, dans le seul but d'assimiler nos paysannes à toutes les femmes des villes.

Ce n'est pas tout, hélas ! et nos costumes nationaux ont à compter avec bien d'autres adversaires.

Jetons aujourd'hui un coup d'œil sur l'attitude d'une classe sociale qu'on aurait pu croire la dernière à les combattre, les *châtelains* et les *grands propriétaires terriens*.

Pendant de longues années, ceux-ci menant dans leurs domaines une vie quasi-patriarcale, surent conserver dans leur région une légitime et saine influence et demeurer les conseillers écoutés de nos paysans, auxquels ils savaient non seulement rendre service, mais inspirer, avec une confiance justifiée

l'amour indéfectible des traditions locales auxquelles ils se montraient eux-mêmes fort attachés. Ils avaient conscience alors de toute la force et la puissance de moralité que renfermait l'attachement à ces traditions ; ils savaient quelle *bienfaisante sauvegarde* constituait le *costume national* pour tous ceux qui les entouraient, pour les habitants de leur pays, fiers de son cachet, de son caractère et de leurs traditions et qui pour la plupart, n'auraient pas consenti à renier leur pays par son lâche abandon. Et nous avons connu maints châtelains qui, pour rien au monde, n'auraient admis dans leur personnel, féminin surtout, des domestiques ou des serviteurs profitant de leur emploi pour quitter leurs costumes. Ils les auraient impitoyablement cassés aux gages et, pour beaucoup, la *conservation du costume* était même une des conditions formelles de leur engagement.

Depuis quelque trente ans, il n'en est plus de même. Non seulement tous ceux qui, une partie de l'année, séjournent à Paris ou dans leur château, ne prennent plus guère de domestiques sans leur enjoindre immédiatement, à part quelques trop rares exceptions de jeter aux orties ce qu'ils appellent dédaigneusement *leur défroque paysanne* pour les transformer en pauvres esclaves ridicules, sans tenue et malpropres, ou en soubrettes élégantes qui se croient dès lors

bien supérieures à la maîtresse de maison. Nous avons vu à cet égard des choses inénarrables et à la faveur de la demi-obscurité des soirs d'automne, certaines d'entre elles, recevant dans le salon, des visiteurs, en se faisant pendant plus d'une demi-heure *passer pour la maîtresse de céans*.

Comment nos paysannes ne seraient-elles pas tous les jours encouragées encore de ce chef à délaissier leur costume, quand elles savent que dans la moindre place, on le leur fera trop souvent quitter en arrivant ?

Et quels pitoyables prétextes n'invoque-t-on pas pour justifier de pareilles mesures ! « Nos bonnes seraient trop regardées, dit-on, et souvent tracassées ou l'objet de certaines brimades. » Raison ridicule et qui ne tient pas debout. Maintes Bretonnes, par exemple, qui ont eu le courage et le bon sens de conserver leur costume à Paris et dans les grandes villes, vivent et circulent comme tout le monde et ne sont nullement tracassées, quand elles sont dignes et savent se faire respecter. — « Elles attirent trop l'attention, dit-on. » « Ah ! monsieur, me disait un jour l'une d'elle, mes patrons ont voulu me faire quitter mon costume sous prétexte que je serais *trop regardée*. Savez-vous ce que je leur ai dit ? « Un chien regarde bien un évêque et cela n'empê-

che pas celui-ci de continuer son chemin. Quand un sot m'en fera autant, je ferai comme l'évêque et n'en serai pas plus malade. J'ai gardé mon costume et ne m'en porte que mieux.» C'est le langage même du bon sens.

N'avons-nous pas connu aussi un autre propriétaire qui exigea de ses bonnes le délaissement de leur costume sous prétexte que, comportant des épingles, celles-ci pourraient s'égarer dans leur soupe. Eh bien ! et leurs cheveux, donc, quand elles ont quitté leurs coiffes !

Tout cela, comme on le voit, est fort mauvaises raisons. La vérité, c'est qu'on sacrifie impitoyablement le pays, les traditions et la moralité des subordonnés tout simplement au *snobisme*.

Peut-être, dira-t-on, « mais toutes ces jeunes filles de nos campagnes sont les premières à ne rêver que le délaissement de leurs costumes pour singer leurs maîtresses et se croire des *dames* à leur tour. L'exemple en est en effet des plus fréquent, mais nous répondrons à cela : Oui ou non, les maîtres de maison sont-ils *maîtres chez eux* ? Si oui, ce qui devrait toujours être, ils n'ont qu'à faire comme les hôteliers, et à imposer à leur personnel la conservation du costume, puisqu'ils savent bien, dans bien des cas, imposer une livrée à leurs valets.

Et, en toutes circonstances, et surtout dans les campagnes vis-à-vis de leurs serviteurs comme de leurs fermiers, c'est pour eux, qui ont en quelque sorte *charge d'âmes*, un devoir de s'appliquer par tous les moyens à faire aimer, conserver et respecter nos costumes nationaux, au lieu d'en prescrire trop souvent et d'en encourager le délaissement. (1)



(1) Publié dans la *Belle France*. — Juin 1927.



Nos Costumes Nationaux & les Ecoles

PARMI les facteurs qui depuis quelque trente ou quarante ans, ont le plus contribué de mille manières à l'abandon, à la disparition de nos costumes nationaux, il faut placer l'*Ecole* et l'inconscience professionnelle des maîtres et maîtresses, dont la plupart, dans nos campagnes, n'ont cessé d'en poursuivre le délaissement et s'appliquent encore plus que jamais à le combattre. A première vue, ce fait paraît tellement *énorme* qu'il semble à toute personne non avertie, absolument *invraisemblable*.

Et pourtant sa triste réalité peut se constater tous les jours. En Bretagne et en Poitou, notamment, il n'est guère d'écoles qui aient pu y échapper.

Jadis, la *tradition* était chose tellement sacrée que bien mal venu eût été le maître ou la maîtresse qui aurait osé y porter atteinte.



cliché Louis Beaufre

JEUNES BRETONNES DE PLOUGASTEL-DAOULAS
ET PONT-L'ABBÉ

(Extrait de *La Bretagne à Paris*)

Il n'en est plus de même aujourd'hui, hélas ! et dans maintes écoles, — non pas au cours de l'enseignement donné, mais à toutes occasions en dehors des classes, pendant les récréations, dans les relations de maîtres à élèves et des maîtres et maîtresses avec les familles, — les traditions sont bafouées, les costumes locaux sont combattus et ridiculisés en attendant qu'ils soient *impérativement proscrits*. On ne semble s'appliquer qu'à persuader aux fils de nos laboureurs et de nos artisans : qu'ils méritent *mieux* que *la ferme* où vivent leurs parents ou *l'atelier* où travaille leur père. En maints endroits, on leur inculque peu à peu, — sans même toujours se rendre compte du mal ainsi accompli, par l'exaltation exagérée d'un prétendu bien-être qu'on fait miroiter à leurs yeux, et de connaissances qu'on leur présente (combien faussement hélas !) comme susceptibles de leur ouvrir toutes les portes et de leur procurer toutes les places), — une sorte de *mépris de la terre, du travail familial* et surtout du *costume* et de la *tradition*.

Les habitudes du foyer sont traitées souvent avec dédain, quand souvent, elles ne sont pas bafouées, et par suite, dès que l'enfant, à sa douzième ou treizième année, se voit en possession de son fameux certificat d'études, — pauvre petit ! — il se croit

déjà, trop souvent, un véritable phénomène et sa petite cervelle, regardant avec un navrant dédain tout ce qui l'entoure, ne songe plus qu'au jour de ses rêves, où il pourra gagner la ville et devenir employé ou commis quelconque. S'il s'agit des jeunes filles, elles rougissent de la coiffe de leur sœur ou de leur mère et rêvent déjà d'être factrices ou dactylos au rabais. Les uns et les autres n'aspirent qu'à devenir un Monsieur ou une Demoiselle, afin, comme nous disait un jour une gamine de douze ans du Morbihan « de profiter, elle aussi, du Cinéma et de pouvoir passer partout pour mieux jouir des plaisirs de la ville. » Et ce sont les maîtres et maîtresses qui, dans nombre d'écoles, favorisent et encouragent ces déplorables tendances. Une foule d'institutrices surtout, hélas ! parmi celles des écoles libres, qui sont nombreuses en Bretagne, s'appliquent à faire quitter à nos filles de paysannes les costumes et les coiffes de leurs parents et à les faire mépriser par elles, ne comprenant pas que c'est là, au contraire leur meilleure sauvegarde.

Il y a quelques années, les fillettes de Bretagne se rendaient en classe avec le costume et la coiffe de leur paroisse, ou bien — plus généralement, les coiffes étant réservées aux fêtes et dimanches — avec de frais bonnets blancs ou de couleur, propres et séants

à leurs frais visages. Presque partout les institutrices les ont interdits ou fait disparaître. Peu de temps avant la guerre, on nous citait une importante école de Bretagne, dont la directrice, au grand chagrin des parents, ayant déclaré qu'« elle ne voulait plus faire la classe à des enfants revêtus d'oripeaux antédiluviens » fit venir d'un bazar de Paris tout un stock d'horribles chapeaux de paille à 1 fr. 50 pour en affubler ses élèves.

Et les malheureux parents inconscients du mal qu'ils laissent faire à leurs propres enfants, subissent cette transformation criminelle, n'osant s'y opposer ou s'imaginant par vanité que leurs pauvres petits auront, un jour, une situation sociale supérieure à la leur.

Et maintenant, presque partout hélas ! à la sortie des classes, sur les routes de nos villages, au lieu de voir nos fillettes propres et décentes, regagner leurs toits en babillant comme des envolées d'hirondelles, l'on ne trouve chaque jour que des petits groupes de deux ou trois enfants, souvent à tous crins, malpropres, fagotés comme la poupée de diable et... causant déjà de leurs projets d'avenir...

Le mal fait ainsi par les écoles, nous ne craignons pas de le dire, est immense et les maîtres et les maîtresses à qui en incombe la responsabilité, sont sur-

tout bien, bien coupables, car c'est tout l'*avenir moral* de leurs élèves qu'elles ont compromis ou perdu et qu'elles compromettent et s'appliquent encore à sacrifier chaque jour. Nous pourrions citer des centaines d'exemples, de ce mauvais travail perpétué partout et dans lequel, hélas ! le clergé lui-même, agissant en cela avec une belle inconscience, a parfois sa part de responsabilité. N'est-il pas criant, en effet, de voir, lors des premières communions, dans des paroisses comprenant à la fois une population *urbaine* et une population *rurale de banlieue*, les enfants portant les costumes bretons de leurs parents, *systématiquement* placés toujours *sur les derniers bancs* , derrière les fils et filles des habitants de la ville, pour laisser croire à nos paysans qu'ils leur sont en quelque sorte inférieurs et que leurs costumes sont dignes d'un certain mépris ! N'est-il pas pitoyable de voir certains curés, comme nous en avons été témoin dans l'une de nos paroisses, obliger, à la grande désolation des parents, toutes les petites filles de la Communion, à se présenter à l'église en *voile blanc*, leur interdisant d'y venir avec leurs jolis *costumes blancs du pays* et les *vieux mouchoirs et tabliers de dentelles* que portèrent jadis à leur première communion leur aïeule et leur mère ?

Comment tous ces agissements ne seraient-ils pas des coups martels portés à nos costumes et à nos traditions ? Comment, à moins d'un ordre formel de parents et à moins d'un invincible attachement au foyer familial et à son pays, la jeune fillette de treize ans ou le jeune garçon du même âge, après tant de suggestions contraires et la déshabitude de le porter à l'école ou dans les fêtes religieuses, pourraient-ils regarder comme un devoir ou même être simplement tentés de reprendre le *costume de leur pays* ? Déjà les guette le gouffre de la ville. La disparition des costumes, qui leur a été présentée comme un bienfait, facilite toutes les équipées possibles.

C'est toute la moralité d'un pays que l'on tue. Malheur à ceux qui ne l'auront pas compris ! (1)

(1) Publié dans la *Belle France*. — Juin 1928.



De quelques stupides prétextes invoqués pour délaissier nos Costumes Nationaux

Conférence faite le 6 Septembre 1929
au Congrès d'HENNEBONT

Le but, le Programme, le devoir même de l'*Union Régionaliste bretonne* est de travailler de toutes ses forces, quotidiennement et par tous les moyens en son pouvoir, à la conservation de toutes nos traditions nationales. Après la langue, nos *costumes nationaux* constituent la première d'entre elles, car c'est là l'un des meilleurs et constants moyens de nous affirmer nous-mêmes. Or, pourquoi faut-il que nous ayions la douleur de constater tous les jours leur disparition progressive. C'est là, de la part de nos compatriotes, une aberration navrante, qui clame hélas ! à tous les échos, combien l'esprit et le caractère breton sont profondément atteints, combien disparaît chez nos compatriotes le *sentiment national*.

Il faut, écrivait dernièrement l'éminent sculpteur Armel BEAUFILS, mener campagne en faveur du *costume breton*... Il faut sauver ce qui reste à sauver. Il faut agir par la persuasion et montrer tout ce qu'un pays comme la Bretagne, qui n'est visité qu'à cause de son caractère et de sa tradition, peut perdre si on lui enlève l'un et l'autre. Et c'est surtout dans les feuilles locales et régionales, celles qui sont lues par les paysans, qu'il ne faut pas craindre d'insister sur la distinction et l'élégance des populations rurales du Léon, de la Cornouaille et du Broëre'ch ou du Porhoët dues à leurs admirables costumes qu'elle ne doivent cesser d'arborer *fièrement* au lieu de les reléguer dans leurs armoires pour se mettre à la mode.

Et il faudrait surtout qu'on ne les considère pas comme des objets de curiosité, mais au contraire avec une admiration respectueuse, la coquetterie étant chez toute femme la qualité dominante.

« Combien il est triste, écrivait-il encore ces jours derniers (1), de voir certains milieux tenir les costumes bretons en médiocre estime, les considérer comme une valeur négligeable. Certains prêtres, eux-mêmes dans leurs pardons, en arrivent à sacrifier

(1) Voir les nos des 28 Septembre et 4 Octobre du journal *Dinard-Côte d'Émeraude*.

les belles paysannes pour confier leurs bannières à des demoiselles citadines qui veulent paraître « dernier cri ».

Les costumes bretons peuvent évoluer et subir plus ou moins les influences modernes. Peut-être même cette évolution peut-elle se développer sans que le caractère des costumes en soit altéré. Certains artistes ont prévu cette évolution qu'ils s'appliquent à diriger en traçant des modèles pour tailleurs et brodeurs. L'essentiel est de lutter pour la conservation des costumes, d'encourager les populations qui les portent à ne point se laisser intimider par les plaisanteries des imbéciles. Qu'elles sachent au contraire, de quel respect leurs costumes sont l'objet de la part des classes cultivées. »

Combien il avait raison ! En dehors, de toutes les campagnes menées depuis 30 ans et de tous les efforts tentés à cet égard par les militants de l'U.R.B., bien d'autres voix autorisées se sont élevées avec force contre le vent de folie qui pousse les Bretons à l'abandon de leur costumes. L'honorable Président de la Fédération des Syndicats d'Initiative de Bretagne, M. BAHON-RAULT, ne proclamait-il pas avec raison lors des grandes fêtes du *Huelgoat*, il y a 5 ou 6 ans : « qu'il n'y avait pas là une simple question de sentiments ou de plaisir des yeux, mais qu'il

s'agissait de la *Santé morale du Pays* ». Rien n'est plus exact, et nous n'avons pu qu'en constater vingt fois la réalité nous-mêmes. En veut-on un exemple : A Vannes, il y a deux ans, alors que nous portions des lettres à la poste, une jeune perette en chapeau de 16 à 18 ans, aborde devant la Loïte aux lettres une jeune fille du même âge, de *Sené* ou de la banlieue de Vannes, apportant en ville le lait de la ferme, et tout de suite, s'engage la brève conversation suivante :

La Perrette : Tiens te voilà ma pauvre Jeannie. Que je suis contente de te voir depuis le temps qu'on ne s'est rencontré. T'es donc toujours à la campagne et toujours aussi mal fichue.

Jeannie : Comment ? Mais je suis toujours avec mes parents dans notre ferme et j'y suis très bien. J'ai point envie d'en sortir.

La Perrette : C'est cela. T'es toujours la même avec ta coiffe et ton costume de paysanne. Tu viendras donc jamais en ville pour être comme tout le monde.

Jeannie : Je suis bien plus tranquille chez moi et très bien comme je suis.

La Perrette . Ah ! que t'es bête ! Eh bien ! moi, voilà trois mois que je suis en ville. J'ai tout de suite en arrivant quitté mon costume pour prendre le chapeau. Eh bien, ma vieille, cela m'a réussi, car j'ai déjà dégoté deux sous-officiers. »

Et voilà en effet, comment l'abandon du costume travaille à la *santé morale du Pays*. Dès qu'on a quitté son costume, disent un grand nombre, *on est noyé dans le tas*, et on peut dès lors faire tout ce qu'on veut, car on est comme tout le monde et bien moins en vue.

C'est bien là l'une des causes principales de l'abandon de nos costumes nationaux, chez les jeunes filles surtout.

Et pourtant, est-il rien de plus stupide que le dédain trop souvent affiché désormais pour nos costumes, alors qu'ils font l'admiration de tous les Etrangers.

Un rédacteur de la *Croix d'Auvergne*, n'écrivait-il pas encore dernièrement.

«J'arrive de Ste-Anne. J'y ai vu les *costumes bretons*. C'est en son genre un spectacle de *beauté*, peut être unique au monde».

La jupe est courte, mais pas outrageusement; elle est taillée à la hauteur dont sont ensemble convenues la modestie et la commodité. Le corsage est décolleté, mais d'un décolleté discret, séant et joli.

Le corsage et la jupe sont toujours noirs, d'un noir rehaussé de velours et sur lequel éclatent les chatoyantes couleurs du tablier... Toutes les couleurs !... Ces tabliers de soie, qui tantôt s'arrêtent

à la ceinture, et tantôt par la piécette, recouvrent la poitrine, ils sont souvent ajourés ou brodés, et si riches qu'ils semblent une *toilette de reine*.

Toutefois, la caractéristique du costume breton, c'est la *coiffe*. Autant de régions, autant de genres; et dans chaque genre, autant de variétés que de paroisses. Et qu'il y a loin de la coiffe plate d'Auray et de Lorient, aux queues de crevette de Paimpol et à la mitre de Pont-Labbé !... Tous les caprices de la dentelle. Des fleurs qui éclosent d'une chevelure, des ailes de papillon ou de libellule qui s'y déploient, des ailes de mouettes qui s'y rattachent, des bandes souples qui s'agitent, des bandes rigides qui se relèvent en diadème, des entre-deux noués sur transparents bleus ou roses, etc..., etc...

Entre ces beautés, que paraissent donc mesquines et laides les fantaisies de la mode nouvelle; ces casques qui font à nos jeunes filles des *têtes de pompiers*, et les font paraître *bossues*; ces fourreaux qui s'agitent autour d'un manche à balai ou semblent craquer d'engainer trop serrées des bornes Michelin.

Combien la jupe bretonne qui est ample, habilite et donne du caractère, tandis que la coiffe se prête à tous les caprices, et embellit une tête.

Les jeunes Bretonnes sont, paraît-il tentées par la *mode*, mais elles résistent. Et elles font bien...

Pourtant... On me citait le cas d'une Bretonne qui, mariée à un fonctionnaire, quitta sa lande et le costume. Elle alla en ville et s'habilla comme tout le monde. Elle revint un jour au pays. On la reconnut à peine et on lui dit : « Que tu es devenue laide ! » Et elle pleura de n'être plus une jolie bretonne. »

Oui ! les costumes bretons, de tout temps célébrés et chantés par nos bardes et nos poètes, sont l'une de nos richesses nationales, une perpétuelle manifestation de notre art décoratif, et une sources d'inépuisables beautés.

Dans certains de nos cantons, nos jeunes bretonnes dans leurs merveilleux costumes, semblent de véritables *Reines*. Mais tout cela hélas ! n'empêche point ces derniers d'être plus ou moins méprisés et abandonnés entièrement tous les jours.

Les causes en sont nombreuses. — Nous en avons citée une au début de cette causerie. Les principales sont : la *perte du sentiment breton* et de la *fierté de la Race* ; le *mélange perpétuel* des familles et des individus grâce au développement toujours croissant et la facilité des communications ; l'*enseignement anti-breton* de la jeunesse par les familles comme par les écoles ; le *contact empoisonné des villes*, qui engendre, sous prétexte d'être comme tout le monde, une sorte de passion égalitaire et cette *furie* de suivre la

mode, la Mode qui n'est après tout que l'*expression la plus complète et la plus vraie de la bêtise humaine* ; enfin, le *parti-pris systématique* des tailleurs, tailleuses et repasseuses du Pays, qui, sous la pression d'une foule de commis-voyageurs et de mercantis de Paris et d'ailleurs, s'efforcent de faire renoncer nos paysans et paysannes à leurs costumes nationaux, pour les faire adopter les *Modes de Paris* ou la *Camelote* des Faubourgs. Nous connaissons des paroisses entières du Comté nantais qui ont renoncé à la coiffe, uniquement parce qu'il ne s'y est plus trouvé une seule jeune fille consentant à apprendre le métier de repasseuse ; tous et toutes se donnant, sous l'influence des Ecoles, le *mot d'ordre* pour prendre le chapeau et obliger ainsi toutes les femmes du Pays à en faire autant. Tous les prétextes ont été exploités pour s'efforcer de faire quitter leur costume à nos paysans ; la gêne que certains d'entre eux pouvait leur causer dans l'exécution de certains travaux de notre époque ; les brimades, les sottises plaisanteries et le mauvais accueil que certains mercantis ou intermédiaires réservaient systématiquement à nos compatriotes allant leur livrer leurs produits agricoles avec leurs costumes et qui ne craignaient même pas de les menacer du *refus de leur marchandise*, s'ils ne se présentaient pas en costume de ville ou d'ouvrier quelconque. Toutes les préférences ne doivent-

elles pas être réservées à la camelote des grands industriels et notamment à l'affreuse *casquette*, emblème de la *voyoucratie*. Et puisque cette dernière nous en fournit l'occasion, nous tenons ici, après avoir énuméré les *principales* et les *vraies* causes de la disparition de nos costumes, à dire un mot de cette *fausse raison*, qui à tant de gens paraît être la *vraie*, et qui n'est en réalité qu'un *déblâme*, un *faux prétexte* que l'on s'applique à faire avaler à tous ceux qui ignorent les réalités de cette affaire et le véritable état de la question.

Dès qu'on parle maintenant de l'abandon de nos costumes, vous entendez tout de suite cette réponse, donnée comme un mot d'ordre à nos paysans : « Que voulez-vous, c'est parce que ces costumes là coûtent *trop cher* et beaucoup plus cher que les costumes de ville. » Eh bien ! Rien n'est plus faux que cette affirmation et nous tenons tout particulièrement à en montrer l'inanité et la *perfidie voulue*.

Tout d'abord il faut distinguer entre les costumes courants et les costumes de fête. Il sera toujours évident qu'un costume de noces, des robes de soie et de satin, des tabliers de noces, couverts de broderie coûteront toujours des prix fabuleux. Mais il n'est pas question d'envisager pour l'usage courant, pour nos jeunes bretonnes, des tabliers de 2.000 frs

et pour nos jeunes gens, des chapeaux brodés de 200 ou 300 frs. Mais nous voulons parler d'un bon costume breton ordinaire avec ses velours et peut-être quelques broderies. Eh bien, ces costumes qui, complets peuvent revenir au maximum à 5 ou 600 francs, coûtent moins cher qu'un complet veston ou une robe écourtée avec manteau, chapeau et tous les accessoires. Et cela pour la raison aussi simple que péremptoire que ces derniers appelleront leur renouvellement à *chaque année*, si ce n'est à *chaque saison*, tandis qu'un bon costume breton peut durer de 5 à 6 ans au moins. Cela est si vrai qu'un chapeau breton, coûtant 12 frs avant-guerre, et qui se vend actuellement 80, durera au moins 5 à 6 ans, tandis, me disait encore dernièrement un brave paysan du Pays de Vannes, qu'il faut à tous les camarades qui l'ont quitté, pas moins de 4 *casquettes* par an pour être propre, à 20 frs l'une en moyenne, ce qui fait le même prix, mais ne dure qu'un an au lieu de 5. Le chapeau breton qui dure 5 ans, revient donc en somme à environ 5 fois moins cher que la *casquette* ; mais répondront les jeunes, en gardant nos chapeaux, *on ne serait pas dans le mouvement, on ne serait pas à la page et à l'instar des Parisiens.*

Il en est de même pour les jeunes filles. Un costume courant de *Rosporden* ou *Scaër* coûte actuellement

de 4 à 500 frs. Un costume de ville avec ses modifications saisonnières et le besoin de suivre la mode, leur revient à pas moins de 800 frs par an.

Ainsi donc cette fausse et stupide raison ne tient pas debout.

Du reste il est une autre considération, dont il faut tenir compte. Rien n'oblige nos compatriotes à porter tous les jours et sans jamais le quitter le costume breton. Avec les mille métiers, les innombrables travaux si variés et souvent si malpropres de la vie moderne, de cette vie échevelée que l'on est obligé de vivre sous des formes si diverses, l'on conçoit fort bien qu'avec leurs occupations multiples, nos compatriotes endossent tous les jours n'importe quels vêtements plus appropriés et plus commodes pour leurs travaux journaliers, mais tous devraient avoir assez d'esprit patriotique et assez de bon sens, pour comprendre que la fierté de leur race, l'amour de leur Pays et le *souci élémentaire de leur dignité*, leur commandent impérieusement, d'avoir au moins le soin de ne porter que le *Costume National* les dimanches et tous les jours de fête, et aussi dans les réunions diverses : Comices agricoles, Pardons, Noces, Assemblées, Pèlerinages, auxquels ils sont appelés à prendre part. Ainsi, au lieu de laisser tourner leur Patrie en ridicule, ils se montreraient fidèles à leur devoir,

qui est de l'honorer en toutes circonstances, en suivant l'exemple patriotique des ancêtres qui, eux, eurent assez d'énergie pour ne pas se laisser empoisonner par un faux respect humain.

Rien de plus juste, nous direz-vous. Mais comment arriver à convaincre nos compatriotes et à les décider à revenir à cet égard au plus élémentaire bon sens ? — Ce sera dur. — Evidemment; l'on n'a rien sans peine. Ce qu'il faut faire, c'est à notre sens, commencer par combattre et tâcher de faire disparaître sans pitié, dans la mesure du possible, toutes les causes de cet abandon; combattre et boycotter tous les mercantis qui inondent nos campagnes et par tous les moyens s'appliquent à nous débrettonner; — s'efforcer de faire comprendre aux châtelains et propriétaires terriens qui ont des fermiers ou des villageois sous leur dépendance, qu'ils ont charge d'âme vis-à-vis d'eux et doivent tout faire pour y conserver les traditions et l'esprit breton de la population; — faire toutes objurgations et démarches nécessaires auprès des Membres du Clergé et des Maîtres des Ecoles libres, pour que, mettant une fin à leur carence de soins à cet égard, ils recommandent la conservation des costumes dans leurs paroisses et ne continuent pas à s'en désintéresser, quand ils ne s'appliquent pas comme dans certaines paroisses, surtout dans les Ecoles, à

en prescrire l'abandon. — Nous avons connu des curés aussi énergiques que Bretons patriotes, réussissant à faire conserver *intact* le costume national dans leur paroisse, et nous en avons vu d'autres, prendre prétexte de certaines cérémonies religieuses pour le faire abandonner par toutes les jeunes filles du Pays; et des Institutrices, aussi, déclarer qu'elles ne voulaient pas voir pénétrer dans leurs classes des *costumes antédiluviens*. — Nous devons entreprendre une campagne sérieuse pour arriver à remettre en train et à l'honneur nos tailleurs et nos repasseuses de villages et tâcher de les aider au besoin; — ouvrir et mener une véritable et sérieuse campagne de *Presse*, surtout dans tous les journaux bretons, en faveur de la conservation des costumes, en y développant tous les faits et arguments énumérés ci-dessus. Le rôle de la Presse est immense; elle peut si elle veut, (et le daigne), obtenir des résultats inespérés à cet égard. Nous en avons vu des exemples et nous nous rappelons encore qu'il suffit vers 1904, d'un bon article de *l'Avénir du Morbihan* pour faire abandonner en quelques mois, un détail du costume vannetais. La Presse, malgré bien des appels, est demeurée trop inerte à cet égard. Elle trouve son excuse dans ce fait qu'elle est plus *politique* que *bretonne*; elle doit comprendre que si elle veut représenter et défendre les intérêts bretons, elle doit faire passer ceux-ci *d'abord* et re-

commander les costumes et les choses bretonnes, *avant les modes de Paris* et tant de choses si distantes de nous et peu intéressantes du dehors. — Il faut aussi à notre époque de tourisme et de voyages à outrance, s'appliquer en toutes circonstances à mettre nos compatriotes en garde contre toutes les exhibitions et le faux Progrès, apportés et préconisés par les innombrables étrangers et métèques qui ont envahi nos côtes et nos bourgades, et s'y installent plus que jamais comme en pays conquis; — leur montrer sans cesse toute la fausseté, tout le mirage des grandes villes et de Paris, ces gouffres terribles, dont trop de nos compatriotes émigrés se font auprès de leurs parents ou de leurs amis, les tristes et si fréquents pourvoyeurs. —

Oui, certes la tâche est rude et le travail est immense; mais il est d'autant moins difficile, qu'il est de partout et de tous les instants; que tout patriote breton, peut sans grand'peine en prendre sa part et y travailler partout et presque chaque jour utilement.

Dans ce rapide aperçu, l'U.R.B. les y convie ardemment. Puisse-t-elle être écoutée et n'avoir pas parlé en vain.

C'est là, un devoir primordial pour tous ceux, trop souvent inertes, qui ont pourtant encore au cœur un amour sincère de la Patrie bretonne.

La Casquettomanie

« Ah! Monsieur, nous disait un jour, il y a quelques dix ans, un brave paysan du Pays d'Elven les gens de chez nous, ne savent plus ce qu'ils font, ni où ils vont. *Le Breton cherche son âme égarée.*

Parole d'un sage, parole d'un vrai Breton demeuré lui-même et ayant du mal à se reconnaître sur cette terre des Ancêtres, que quelque cinquante ans plus tôt, ses parents lui avaient appris à aimer.

Eh! oui, de nos jours, l'âme bretonne est complètement égarée dans le maquis de toutes les illusions d'un faux Progrès qui pareil à un gigantesque reptile, le fascine, puis l'enserme de ses anneaux meurtriers jusqu'à l'étouffer bientôt.

Si parfois quelque occasion fortuite ou quelque reminiscence, vient lui rappeler les douces joies de son foyer d'antan, les joies si pures et les traditions si captivantes de son milieu ou de sa paroisse, c'est en vain qu'il ne croira pas rêver, car il aura beau regarder autour de lui, il ne verra plus guère que des visages métamorphosés, méconnaissables dans ce villa-



Cliché Laurent Néel

ge ou dans ce bourg, si vivant jadis; que des jeunes gens ou des hommes, à l'air méfiant ou inquiet, mais tous coiffés de *l'ignoble casquette*, qui le fera se croire transporté dans la banlieue de Paris ou de quelque grande cité. En vain cherchera-t-il des Bretons et la Bretagne, il ne verra plus guère qu'une jeunesse *voyoucratisée*, essayant souvent de se donner des airs de gigolos et des jeunes gens regagnant leurs villages après boire, en hurlant d'ignobles refrains de la Villette ou de Ménilmontant. Plus de costume, plus de chapeaux bretons, si seyants et si caractéristiques, mais sur la tête de tous, la *casquette*, l'odieuse *casquette* qui leur permet de se dire : *A la page, noyés dans le tas*, et désormais nantis de la possibilité de se livrer à toutes les extravagances.

Parents bretons, combien grande est votre responsabilité, combien vous êtes coupables de n'avoir même pas su préserver la dignité de vos enfants.

Oh! nous entendons bien tout de suite l'éternel refrain : Pourquoi en voulez-vous à la *casquette* ? N'est-ce pas moins cher que les chapeaux bretons ? N'est-ce pas plus commode pour le travail ? Rien de plus inexact que le premier point et nos lecteurs ont pu s'en convaincre dans notre précédent article par les chiffres que nous leur avons mis sous les yeux. Quant au second, évidemment, une *casquette*, moins lourde et tenant mieux que le chapeau est plus pratique et

plus commode pour le travail. Mais depuis quand, est-il d'usage d'aller aux offices du dimanche, aux noces, aux Pardons avec des vêtements fripés, sales ou crasseux, et l'habit des dimanches, comme de toutes les cérémonies, les déplacements ou les fêtes, ne doit-il pas être le *costume national*, avec le chapeau traditionnel, qui dure des années, et sauvegarde à la fois le caractère du Breton et sa dignité ? C'est là ce qu'auraient dû comprendre et qu'auraient compris nos compatriotes, si les parents, si les Ecoles, avaient su accomplir leur devoir en leur donnant une *éducation bretonne*, en leur apprenant au moins les grandes lignes de leur histoire ancestrale, de l'histoire de notre Bretagne au Passé si glorieux, en leur inculquant cette fierté de la Race, qui façonne, forme et ennoblit les caractères.

De tous côtés au contraire, de mille manières et par tous les moyens, la pensée maîtresse de tous ceux qui se sont regardés ou ont été considérés comme les dirigeants, fut et demeure encore de *débretonniser avant tout la Bretagne*.

Et maintenant que nombre de nos compatriotes ne semblent plus faire que figures *d'esclaves*, pourquoi tous les Patriotes ne se lèveraient-ils pas pour empêcher que soit donné le coup de grâce aux derniers tenants de la Race ? Puisse la Providence les convaincre de toute l'importance de ce primordial devoir.



NOS COSTUMES NATIONAUX PEUVENT-ILS ÉVOLUER ?

Nécessité d'une Revue de la Mode Bretonne

C'est un fait, que toutes les fois que les Patriotes bretons préconisent le port de nos costumes nationaux et luttent pour leur conservation, bien des gens s'empressent de leur répondre « que ces costumes ne sont plus de notre temps, qu'ils sont incommodes et peu appropriés aux habitudes et aux besoins de la vie moderne, qu'une jeune fille ne peut pas porter toujours le costume de sa grand'mère, et, qu'après tout, les gens sont toujours forcés de suivre la Mode ».

Il a été maintes fois répondu et d'une manière péremptoire à ces objections. — *Suivre la Mode* ! — Quelle mode ? — La *Mode de Paris*, qui est la règle tyrannique de la plupart des Français et Françaises, sans compter d'innombrables étrangers ! Mais

les Bretons, ne sont point des indigènes parisiens et n'ont aucune raison de se rendre esclaves de leurs fantaisies, au point, en se *déguisant*, de les singer en tout. — La *Mode bretonne* ? — Parfaitement et pourquoi pas. — Nous sommes un peuple, une *Nation*. N'avons-nous pas le droit et même le devoir de rester complètement nous-mêmes ? — Oui ! me direz-vous, mais où en trouver l'expression et les règles ? — Il n'est que trop certain que ces dernières pour ainsi dire n'existent pas et que seuls les usages et la tradition ont jusqu'ici présidé à la confection de nos vêtements nationaux. Ce fait n'en démontre que mieux précisément la nécessité urgente de réaliser une idée émise par nous il y a 25 ans et maintes fois rééditée depuis dans les Congrès de l'*Union Régionaliste bretonne*. « Ayez une Revue populaire de la *Mode bretonne* avec modèles et gravures, à bon marché et largement répandue et alors nos costumes nationaux seront sauvés. » — Faute de ce guide indispensable de nos jours, nos compatriotes paysans et paysannes qui ne voient et n'ont entre les mains que les journaux de modes de Paris et les innombrables catalogues des grands Magasins et des bazars qui les empoisonnent, naturellement, seront toujours portés à en faire leur évangile. —

Par malheur, hélas ! si jusqu'à présent aucun

tentative de ce genre n'a encore vu le jour, c'est uniquement parce que nos sociétés bretonnes, généralement pauvres, n'ont point encore trouvé le Mécène ou le Millionnaire, qui, moyennant un léger sacrifice de début, tout en sauvant nos costumes nationaux, ferait sans doute aussi une bonne affaire.

« Vous voyez bien répond-t-on, si le costume breton avait, comme toutes choses, su *évoluer*, ses chances de durée seraient plus certaines. Mais vous savez bien que c'est là, chose *impossible*. — Impossible ! Que non point. — N'en voyons-nous pas des exemples plus tous les jours ? — Est-ce que nos *Bigouden* portent la même coiffe qu'il y a 30 ans ? Leur diadème n'a-t-il pas remplacé une coiffe infiniment petite et presque collée sur la tête ? — L'élégante coiffe de nos alréennes, ne s'est-elle pas affranchie depuis quelques années, et cela à la suite simplement de deux articles de journaux, de son affreuse et gênante mentonnière. — La hausse même exagérée des rubans de velours des chapeaux cornouaillais depuis une quinzaine d'années, n'est-elle pas aussi une évolution. — Elles sont multiples, innombrables les évolutions de nos costumes bretons. Le malheur, c'est qu'elles s'accomplissent sans principes, sans règles et dès lors souvent contre le plus élémentaire bon goût, au seul gré des fantaisies de tel couturier, cou-

furière ou repasseuse qui n'y cherche que son *seul profit*, ou le *minimum de travail à faire*.

Comme pour toutes autres choses, l'évolution des costumes, se produit donc à chaque instant. C'est à elle que l'on doit le ridicule et grotesque *rappetissage des coiffes* que nous signalions dès 1911, comme c'est à elle que l'on doit sur nos costumes de Cornouaille l'abandon des merveilleuses broderies de couleurs, remplacées par des passementeries ou des fleurs et motifs en clinquant d'or ou d'argent.

Ce qui manque à ces évolutions, nous ne saurions trop le répéter, c'est une règle, c'est un guide, dont la carence incite de plus en plus tous les tailleurs et tailleuses bretonnes à bout d'idées nouvelles et d'inspirations de bon goût, à être désormais les premières à conseiller à leurs clients et clientes de mettre désormais nos costumes au rancart.

Point ne leur était besoin pourtant de se creuser longtemps la tête, n'aurait-ce été que pour rendre nos costumes plus pratiques, et pour n'en citer qu'un exemple: si le *chupen* (veston de nos paysans) est souvent délaissé et perd de plus en plus du terrain c'est en grande partie parce que nos tailleurs de campagne, ne veulent pas consentir à l'allonger un peu et à y adapter intelligemment le nombre de *poches* si nécessaires aux usages et à la vie moderne.

Aussi bien, sommes-nous, des tout premiers à reconnaître la nécessité de l'évolution et de fréquentes modifications de détails dans nos costumes nationaux, afin de les maintenir en harmonie avec tous les besoins de la vie présente. Mais l'essentiel est de leur conserver leur cachet particulier et leur caractère, de les rendre *pratiques* tout en leur conservant l'empreinte de la Race, l'empreinte bretonne, sans avoir recours à la camelote et aux colifichets parisiens.

« On peut parfaitement concevoir, écrivait dernièrement le Maître CHARLES BRUN, Président de la F. R.F. et membre du Comité d'Art Régional du Touring Club de France, un costume qui soit à la fois *régional* et *moderne*. Demandons aux artistes et aux créateurs de la Mode de respecter la grande loi de variété, d'emprunter au style de la Région, tout ce qui peut en être heureusement conservé, une forme harmonieuse, un assemblage de nuances appropriées au climat, mille détails particuliers ou se traduit le goût de la Race.

Que ces costumes aussi se plient aux exigences de la vie présente, qu'ils soient faits de tissus courants en vente dans tous les grands magasins, qu'ils flattent l'acheteuse par leur originalité... »

Rien de plus juste. Mais il faudrait pour cela une *Revue de la Mode bretonne* dont nous appelons la création de tous nos vœux et en attendant tous les Patriotes bretons, justement préoccupés de la sauvegarde de nos costumes nationaux, ne peuvent, tout en guidant leurs inévitables évolutions quand l'occasion s'en présente pour eux, que lutter pour leur conservation, tels qu'ils se présentent dans nos différentes régions.





Où sont les vrais Déguisés

Il arrive assez souvent lors de nos Pardons, de nos Congrès ou de nos Fêtes locales, que de bons niais ou quelques paysans ignorants, voyant des compatriotes dans leurs costumes identiques aux leurs, s'écrient, parce qu'ils ne les connaissent pas : « Ceux-là sont des *Déguisés*. » C'est bien là, la plus stupide des aberrations et les trois quarts du temps, sinon une insulte, tout au moins la plus grossière des erreurs. A part quelques très rares fumistes parisiens ou autres, qui en mal de distractions, cherchent à épater nos Paysans en s'affublant de costumes d'opéra comique, loués chez le costumier ou le revendeur du coin, rien n'est plus sot et plus injuste que de considérer comme un *Déguisé*, tout breton ou toute bretonne qui, éloigné de son Pays par les circonstances, même pendant un certain temps, tient à honneur d'en reprendre le cos-



Cliquez Louis Brault/rire

COSTUMES DE BANNALEC
DANSE BRETONNE

tume quand il a ou elle a la possibilité d'y revenir et surtout quand l'un ou l'autre prennent part à des Fêtes ou cérémonies publiques. Bien au contraire, cette fidélité à la Patrie et à ses traditions qu'ils n'ont point oubliées, constitue de leur part une preuve de leur Patriotisme et un acte tout à leur honneur. Rien de plus louable que cet exemple, donné par de nombreux Patriotes bretons, exemple imité de haut, puisqu'il est de notoriété publique, que des souverains comme la Reine de Roumanie par exemple, se sont toujours fait un devoir de ne jamais paraître dans les fêtes officielles de leur Pays, qu'en *costume national*. Rien n'est donc plus honorable et ne saurait être plus recommandé à nos compatriotes que de revêtir chez eux surtout, mais aussi ailleurs, le costume de leur Pays, qui ne les *déguise nullement*.

Mais alors quels sont donc les *véritables Déguisés* ?

Ce sont tout simplement ceux et celles qui rougissant des leurs, de leur Pays, de leur Patrie, ont l'inconscience de quitter leur costume breton pour se *déguiser en parisien et en parisienne* et s'affubler de vêtements hétéroclites, qu'ils ne savent point porter, et qui, souvent *laidés par eux-mêmes*, les rendent *absolument grotesques*. Ceux-là et celles-là, (surtout les jeunes filles) qui commettent ces aberrations, sont les *véritables déguisés* et qui plus est, des *Renégats*.

Entrez aujourd'hui un jour quelconque dans beaucoup de nos fermes, vous y verrez souvent des ménages bien tenus et des pièces bien propres autant que le permettent les besoins du ménage et des travaux de journée, mais vous verrez par contre des femmes et des jeunes filles, sales, échevelées, hideuses que l'on pourrait croire échappées de quelque baraque foraine. Ecœurant spectacle, surtout si l'on n'oublie pas, que cet abandon des costumes constitue encore l'une des causes de la désertion de nos campagnes.

Lisez ce qu'en écrit avec raison le bon barde J.M. L. Jacob (Efflam Koël Skàù) dans la *Croix* du 15 septembre 1929 :

« Jadis nos villageoises portaient de bonnes robes de drap qui leur duraient de longues années : elles mettaient des sabots les jours de semaine et de bons souliers ferrés le dimanche; elles portaient de jolies coiffes, des guimpes de dentelles et des tabliers de coton ou de soie ; le pittoresque des villages n'y perdait rien et la moralité y gagnait. Mais voici que sont venues les modes de la ville. Bas de soie et jupes courtes ! Les belles dames, même les graves châtelaines, ont dû sacrifier leur pudeur et découvrir leurs jambes, leurs cous et leurs bras. Quelques petites échappées de la ville, midinettes, demoiselles de magasin ou dactylos, des *copines de la ville* sont venues

au village le jour de la fête locale et, au milieu du bel essaim de papillons blancs qu'était le groupe des villageoises en coiffes, ont étalé la disgrâce de la mode et de l'impudeur... Elles ont raillé les paysannes de continuer à porter des robes de gros drap, des fichus et des coiffes; — au château, dans la domesticité, on ne veut souvent du reste, que des filles portant la coiffe, (la coiffe serait-elle donc l'indice de la servitude!). Voici grand émoi dans le cœur simple de la villageoise. Elle hait la coiffe que porte sa mère, elle n'aspire plus qu'à se mettre « en chapeau ». Mais au village, les travestissements ne sont pas encore bien vus. Qu'importe, son parti est pris. Elle ira, elle aussi, à la ville : elle se placera comme bonne. Chez elle, la famille est nombreuse et l'on ne s'apercevra pas trop de son absence. Elle part et, deux ou trois mois après, elle revient à la maison. Sa coiffe de lin s'est envolée; elle est remplacée par un « galurin » à la mode. Son but, être en chapeau, est atteint. Hélas ! elle aussi, elle est perdue pour les travaux des champs. Elle se mariera avec un ouvrier de la ville... où ?... mais n'insistons pas.



Un grand Exemple

Dans la semaine de Pâques 1928, plus de 200 Instituteurs et Institutrices d'Alsace et de Lorraine, sont venus en délégation à Paris, rendre visite à la Capitale visiter ses Monuments et présenter leurs hommages au Conseil Municipal de Paris. La plupart d'entre eux avaient tenu à y venir avec leurs costumes nationaux, et la plupart des grands journaux, tels que le *Matin*, *Excelsior*, *Le Journal*, etc... ont reproduit des groupes de cette admirable délégation.

Nous demandons à tous nos Instituteurs et Institutrices de Bretagne, ou qui en sont originaires, et jadis portèrent le Costume du Pays, notamment à beaucoup de sécularisés; — Pourquoi n'en font-ils pas autant? — Pourquoi, non seulement, ont-ils la faiblesse de rougir de nos costumes bretons, alors que les Alsaciens savent être fiers des leurs; ou ce qui est cent

fois pis, commettent-ils assez souvent la criminelle aberration, de les décrier, de les déconsidérer dans l'esprit de leurs élèves, surtout féminins, et ce qui est une honte, — de les encourager à ne plus le porter à leur sortie de l'Ecole et de leur en faciliter les moyens ?



CONCLUSION

En Bretagne, comme celui de la *Langue*, l'abandon des *costumes* est un véritable *malheur public*.

C'est l'une des dernières étapes de la *déchéance de la Race*, et l'une des atteintes les plus douloureuses, les plus efficaces, portées à notre malheureux Pays pour qu'il disparaisse. — *C'est l'assassinat du goût et de notre moralité traditionnelle.*

C'est le résultat de l'empoisonnement de nos populations bretonnes qui les a rendues complètement inconscientes de leurs devoirs envers la Patrie, de la valeur de leurs traditions et de leur intérêt propre.

Est-il encore possible de les sauver ou du moins d'en atténuer la disparition.

Dans certaines régions. Peut-être.

Mais alors, il est du devoir de tous ceux qui aiment encore la BRETAGNE, qui aiment encore leur PATRIE, de ne négliger aucuns moyens, aucunes occa-

sions d'y travailler sans cesse. Nous avons parlé d'une *Revue de la Mode bretonne*, c'est là une œuvre essentielle à tâcher de réaliser.

Et nous ne saurions trop le répéter, il est par-dessus tout, du devoir de la *Presse*, de toute la *Presse bretonne*, de prêter à la sauvegarde de nos costumes son concours le plus empressé, de ne négliger aucune occasion de faire sentir à nos populations *la folie de leur abondance*, et de mener sans retard une véritable campagne pour leur conservation. C'est là *santé morale* du Pays, de la BRETAGNE, qui est en cause.

Mis DE M. STOURBEILLON,

Anc. Député,

Président de l'Union Régionaliste bretonne



Table des Matières

Avant-Propos	7
Les Modes Bretonnes en 1911	9
Pour nos costumes nationaux	18
Nos Costumes nationaux et les Hoteliers	24
— les Commerçants	29
— les Châtelains	34
— les Ecoles	40
De quelques stupides prétextes invoqués pour délaisser nos Costumes Nationaux	48
La Casquettomanie	60
Nos Costumes Nationaux peuvent-ils évoluer	63
Où sont les vrais déguisés	69
Un grand exemple	73
Conclusion	75



IMPRIMERIES RÉUNIES
-- REDON --